

La domination des orthodoxes stérilise le débat public

Le monde si simple de Jean Tirole

par Gilles Rotillon, juillet 2015

Jean Tirole, président de l'École d'économie de Toulouse (TSE), est un économiste reconnu par ses pairs, comme en atteste son récent « prix Nobel », en 2014. Ses recherches sur la régulation des monopoles et des oligopoles, les imperfections de marché ou la finance, lui ont en outre valu la reconnaissance des industriels et des dirigeants politiques, à qui il fournit expertises et avis. Il a ainsi formulé des propositions de simplification des licenciements, de « contrat de travail unique » (1) ou encore de prix unique mondial pour le carbone. En 2008, après l'éclatement de la crise des *subprime*, il déclarait également, lors d'une audition devant une commission de l'Assemblée nationale à propos de la régulation bancaire : « *Il ne faudra pas jeter le bébé avec l'eau du bain : il est hors de question de revenir sur la titrisation ou sur l'existence des produits dérivés, car ces innovations ont des effets positifs. Il faudra en revanche prendre les dispositions techniques nécessaires pour que les abus ne puissent pas se renouveler* » (2). Les millions de personnes qui ont perdu leur emploi, leur retraite ou leur logement à cause de la crise financière pourraient discuter cet avis ; mais du moins restait-il jusque-là dans son rôle d'économiste s'intéressant au marché du travail et à la finance.

Or Tirole a un projet plus vaste. Dans la lignée de Gary Becker (1930-2014), économiste de l'école de Chicago (libérale), il défend une science économique qui soit une science des comportements les plus divers, y compris ceux que l'on ne range pas habituellement dans le champ de l'économie : voter, se droguer, commettre un délit, donner son sang, aider une vieille dame à traverser la rue. Pour lui, seule une telle science serait à même de nous faire bénéficier des vertus du marché en identifiant ses défaillances pour mieux y remédier par des politiques publiques bien conçues. Elle permettrait aussi de contribuer au « progrès de la civilisation » en questionnant nos sentiments de répulsion, selon lui trop souvent à l'origine de nos jugements éthiques. Car « *les spécialistes des autres sciences sociales (philosophes, psychologues, sociologues, juristes et politistes...), une grande partie de la société civile et la plupart des religions* » (3) — ce qui fait effectivement beaucoup de monde — développent une vision critique du marché sur la base de jugements moraux, explique-t-il. Ce qui serait principalement dû à une mauvaise connaissance des travaux récents des économistes.

Avec tant de science mise à notre disposition, à l'en croire, dans tant de travaux récents, on aurait pu espérer que l'état du monde soit plus florissant. De la finance délétère au chômage de masse en passant par la destruction de l'environnement ou la montée des inégalités, le « progrès de la civilisation » ne saute pas toujours aux yeux. Alors que les économistes semblent si peu performants sur des sujets relevant de leur champ de compétence reconnu, on

peut s'interroger en les voyant s'avancer sur le terrain de la morale. Il convient de regarder de plus près ces travaux novateurs.

Le monde selon Tirole se compose d'individus dotés de caractéristiques psychologiques — volonté de paraître, vraie générosité, altruisme... — dont on n'interroge pas la genèse. Ces êtres humains entrent en interaction les uns avec les autres dans l'unique but de maximiser leur utilité, signe de leur rationalité telle qu'il la définit. Cette vision du monde présente deux caractéristiques, passées sous silence par les économistes tant elles leur semblent évidentes. D'une part, la société n'existe pas préalablement aux agents ; seules existent les préférences des acteurs, qui définissent leurs objectifs. D'autre part, chaque acteur se détermine sur la base unique d'une comparaison entre les coûts et les bénéfices (monétaires ou non) de ses actions et de l'anticipation qu'il fait de l'action des autres.

Les applications d'une théorie formulée en ces termes abondent : les interactions entre individus étant multiples et concernant tous les domaines, elles lui donnent un niveau de généralité maximum. Mais ce monde est aussi étrangement dénué de rapports sociaux. Pas de pauvres et de riches, pas d'hommes et de femmes singuliers avec leur ancrage social et leur histoire propre, pas d'immigrés, pas de terroristes, pas d'artistes : rien que des agents économiques souverains.

La formalisation mathématique au cœur de cette approche n'est pas étrangère à l'attrait qu'elle exerce. Elle peut séduire, au premier abord, par la rigueur qu'elle introduit dans les raisonnements. Mais on aurait tort d'oublier que, si l'enchaînement des preuves est rigoureux, la conclusion ne tient que par la pertinence des hypothèses. En l'occurrence, l'importance que l'individu accorde à sa « cupidité », à sa « générosité » ou à sa « volonté de paraître », caractéristiques en principe psychologiques, sont de simples nombres réels (souvent 0 ou 1). Cela permet de présumer que l'on a mis les comportements en équation, sans se poser la question du sens de cette opération.

La science économique ne peut devenir une science comportementale qu'en réduisant l'homme à peu de chose et le « comportement » à presque rien. Or l'anthropologie, la psychologie ou la linguistique nous apprennent que l'être humain n'existe pas indépendamment de la société où il vit ; et ce avant même de naître, car « *la première condition pour qu'un bébé devienne une personne est que ses parents le considèrent comme telle* (4) ». Le philosophe Gilbert Simondon montre que la formation de l'individu ne relève pas du simple déploiement d'une personnalité potentielle innée, mais suppose l'existence préalable de toute la société (5). Loin d'être façonnés par nos « préférences », nous dépendons de notre environnement technique et social. Du silex taillé au téléphone portable, toute l'évolution de l'humanité démontre le caractère constituant des objets techniques qui nous entourent. Le langage articulé lui-même, si caractéristique de l'espèce humaine, comme toutes les fonctions psychiques supérieures (sens esthétique, pensée conceptuelle, esprit critique) se développent, ainsi que l'a montré Lev Vygotski (6) dès les années 1920, à partir du contexte social existant, par l'appropriation des réalisations aussi bien techniques que culturelles ou symboliques déjà présentes dans le monde humain.

Et pourtant Tirole paraît convaincu qu'il traite de manière rigoureuse des problèmes de société actuels. Il se persuade du bien-fondé des recommandations qu'il n'hésite pas à adresser avec assurance aux industriels et aux politiques sur la base de ses modèles. Il ne semble pas douter non plus que l'agent économique qu'il modélise soit suffisamment

représentatif de l'espèce humaine pour appuyer la pertinence de ses avis et aborder les questions morales.

Il est sans doute louable de vouloir « *mieux comprendre les fondements des craintes vis-à-vis de la marchandisation de certains domaines ainsi que ceux de la moralité* » ; mais on doute que les travaux récents de ces économistes et la mise en équation des sentiments moraux nous soient plus utiles pour ce faire que les autres sciences sociales. La position de Tirole revient à prôner le recours aux économistes sur à peu près tous les sujets de société, en leur assurant l'une de ces rentes de situation que, paradoxalement, ses travaux s'acharnent à supprimer autant que possible là où elles existent. L'histoire récente nous l'enseigne : l'« expert » n'a pas toujours raison. S'il peut éclairer le débat démocratique, il ne peut s'y substituer.

Gilles Rotillon

Professeur émérite en sciences économiques à l'université de Paris-Ouest Nanterre-La Défense.

(1) Olivier Blanchard et Jean Tirole, « [Protection de l'emploi et procédures de licenciement](#) », rapport du Conseil d'analyse économique, 9 octobre 2003.

(2) Didier Migaud et Gilles Carrez, « [Rapport d'information relatif à la crise financière internationale](#) », Assemblée nationale, Paris, 5 novembre 2008.

(3) Jean Tirole, « [L'éthique et le marché](#) », *Les Echos*, Paris, 7 décembre 2014.

(4) François Flahault, *Le Paradoxe de Robinson. Capitalisme et société*, Mille et une nuits, Paris, 2005.

(5) Gilbert Simondon, *L'Individuation psychique et collective*, Aubier, Paris, 1989.

(6) Lev S. Vygotski, *Histoire du développement des fonctions psychiques supérieures*, La Dispute, Paris, 2014.